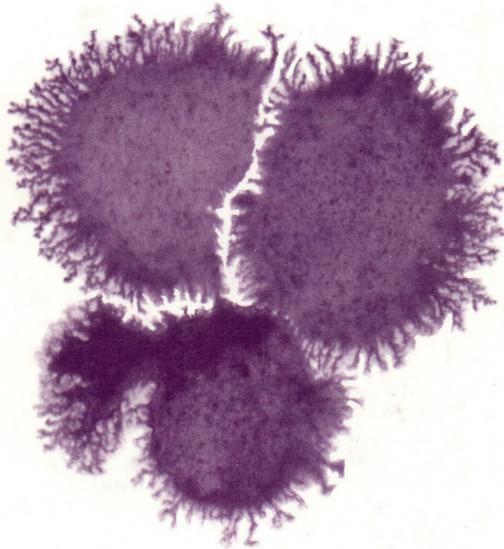


L'amour de la haine



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE
NUMÉRO 33 PRINTEMPS 1986

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

*Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne, aux Éditions Gallimard.
Revue publiée avec la collaboration de l'Association psychanalytique de France.*

DIRECTEUR

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION

François Gantheret, Michel Gribinski, Michel Schneider

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green,

Masud R. Khan (*Corédacteur étranger*)

Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff,

Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 45-44-39-19.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

La rédaction reçoit sur rendez-vous.

Abonnements :

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements
49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél. : 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

France et pays de la Communauté..... 310 F

Étranger..... 336 F

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

L'amour de la haine

nrf

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Numéro 33, printemps 1986

TABLE

<i>Argument</i>		7
Entretien avec Claude Lanzmann	<i>Les non-lieux de la mémoire.</i>	11
Alain Boureau	<i>L'inceste de Judas.</i>	25
Christian Jouhaud	<i>La haine publique.</i>	43
Document	<i>Rêver sous Hitler.</i>	53
François Gantheret	<i>La haine en son principe.</i>	63
Roger Dorey	<i>L'amour au travers de la haine.</i>	75
Michel Schneider	<i>La mort dépravée.</i>	95
Antoine Compagnon	<i>Ce frémissement d'un cœur à qui on fait mal.</i>	117
Masud Khan	<i>« Pensées ».</i>	141
Pierre Fédida	<i>De la haine à la guerre.</i>	177
L.E. Prado de Oliveira	<i>Les voix de la haine.</i>	185
Didier Anzieu	<i>La scène de ménage.</i>	201
Alain Crivillé	<i>À corps et à cris.</i>	211
Jean-Claude Rolland	<i>Un homme torturé.</i>	223
Claude Barrois	<i>La mort donnée.</i>	235
Harold Searles	<i>Le « médecin dévoué ».</i>	249
Michèle Fogel	<i>L'amour de la guerre.</i>	263
J.-B. Pontalis	<i>La haine illégitime.</i>	275
*		
Margaret I. Little	<i>Un témoignage : en analyse avec Winnicott.</i>	281



Dimanche dernier, je suis allé dans un village dont c'était la fête patronale... Sur la grand-place, décorée de feuillages, d'arcs fleuris, de mâts pavonisés, étaient réunis tous les genres d'amusements en usage dans ces sortes de réjouissances populaires... Et, sous l'œil paternel des autorités, une foule de braves gens se divertissaient... Les chevaux de bois, les montagnes russes, les balançoires n'attiraient que fort peu de monde. En vain les orgues nasillaient leurs airs les plus gais et leurs plus séduisantes ritournelles. D'autres plaisirs requéraient cette foule en fête. Les uns tiraient à la carabine, au pistolet, ou à la bonne vieille arbalète, sur des cibles figurant des visages humains; les autres, à coups de balles, assommaient des marionnettes, rangées piteusement sur des barres de bois; ceux-là frappaient à coups de maillet sur un ressort qui faisait mouvoir, patriotiquement, un marin français, lequel allait transpercer de sa baïonnette, au bout d'une planche, un pauvre Hova ou un dérisoire Dahoméen... Partout, sous les tentes et dans les petites boutiques illuminées, des simulacres de mort, des parodies de massacres, des représentations d'hécatombes... Et ces braves gens étaient heureux!

Chacun comprit que le philosophe était lancé... Nous nous installâmes de notre mieux, pour subir l'avalanche de ses théories et de ses anecdotes. Il poursuivit :

– Je remarquai même que ces divertissements pacifiques ont, depuis quelques années, pris une extension considérable. La joie de tuer est devenue plus grande et s'est davantage vulgarisée à mesure que les mœurs s'adoucissent – car les mœurs s'adoucissent, n'en doutez pas!... Autrefois, alors que nous étions encore des sauvages, les tirs dominicaux étaient d'une pauvreté monotone qui faisait peine à voir. On n'y tirait que des pipes et des coquilles d'œufs, dansant en haut des jets d'eau. Dans les établissements les plus heureux, il y avait bien des oiseaux, mais ils étaient de plâtre... Quel plaisir, je vous le demande?... Aujourd'hui le progrès étant venu, il est loisible à tout honnête homme de se procurer, pour deux sous, l'émotion délicate et civilisatrice de l'assassinat... Encore y gagne-t-on, par-dessus le marché, des assiettes colorées et des lapins... Aux pipes, aux coquilles d'œufs, aux oiseaux de plâtre qui se cassaient stupidement, sans nous suggérer rien de sanglant, l'imagination foraine a substitué des figures d'hommes, de femmes, d'enfants, soigneusement articulés et costumés, comme il convient... Puis on a fait gesticuler et marcher ces figures... Au moyen d'un mécanisme ingénieux,

elles se promènent, heureuses, ou fuient épouvantées. On les voit apparaître, seules ou par groupes, dans des paysages en décor, escalader des murs, entrer dans des donjons, dégringoler par des fenêtres, surgir par des trappes... Elles fonctionnent ainsi que des êtres réels, ont des mouvements du bras, de la jambe, de la tête. Il y en a qui semblent pleurer... il y en a qui sont comme des pauvres... il y en a qui sont comme des malades... il y en a de vêtues d'or comme des princesses de légende. Vraiment l'on peut s'imaginer qu'elles ont une intelligence, une volonté, une âme... qu'elles sont vivantes!... Quelques-unes prennent même des attitudes pathétiques, suppliantes... On croit les entendre, dire : « Grâce!... ne me tue pas!... » Aussi, la sensation est exquise de penser que l'on va tuer des choses qui bougent, qui avancent, qui souffrent, qui implorent!... En dirigeant contre elles la carabine ou le pistolet, il vous vient, à la bouche, comme un goût de sang chaud... Quelle joie quand la balle décapite ces semblants d'hommes!... quels trépignements lorsque la flèche crève les poitrines de carton et couche, par terre, les petits corps inanimés, dans des positions de cadavres!... Chacun s'excite, s'acharne, s'encourage... On n'entend que des mots de destruction et de mort : « Crève-le donc!... vise-le à l'œil..., vise-le au cœur... Il a son affaire! » Autant ils restent, ces braves gens, indifférents devant les cartons et les pipes, autant ils s'exaltent, si le but est représenté par une figure humaine. Les maladroits s'encolèrent, non contre leur maladresse, mais contre la marionnette qu'ils ont manquée... Ils la traitent de lâche, la couvrent d'injures ignobles, lorsqu'elle disparaît, intacte, derrière la porte du donjon... Ils la défient : « Viens-y donc, misérable! » Et ils recommencent à tirer dessus, jusqu'à ce qu'ils l'aient tuée... Examinez-les, ces braves gens... En ce moment-là, ce sont bien des assassins, des êtres mus par le seul désir de tuer. La brute homicide qui, tout à l'heure, sommeillait en eux, s'est réveillée devant cette illusion qu'ils allaient détruire quelque chose qui vivait. Car le petit bonhomme de carton, de son ou de bois, qui passe et repasse dans le décor, n'est plus, pour eux, un joujou, un morceau de matière inerte... À le voir passer et repasser, inconsciemment ils lui prêtent une chaleur de circulation, une sensibilité de nerfs, une pensée, toutes choses qu'il est si âprement doux d'anéantir, si féroce de délicieux de voir s'égoutter par des plaies qu'on a faites... Il vont même jusqu'à le gratifier, le petit bonhomme, d'opinions politiques ou religieuses contraires aux leurs, jusqu'à l'accuser d'être Juif, Anglais ou Allemand, afin d'ajouter une haine particulière à cette haine générale de la vie, et doubler ainsi d'une vengeance personnelle, intimement savourée, l'instinctif plaisir de tuer.

OCTAVE MIRBEAU
Le Jardin des supplices (1899)

ARGUMENT

Pourquoi engager la réflexion sur l'amour de la haine plutôt que, plus simplement, sur la haine? L'aspect paradoxal de l'expression accentue plusieurs traits qui peuvent dessiner, au-delà d'une disposition affective, une figure de la haine.

D'une part, en effet, nous sommes trop enclins à penser la haine dans son opposition à l'amour, voire à fonder ce couple d'opposés sur le dualisme des pulsions de vie et de la pulsion de mort. La notion d'ambivalence est alors hâtivement appelée à la rescousse : amour et haine seraient toujours mêlés dans des proportions variables. L'amour cacherait la haine, la haine un amour fou. En cette conception, qui tient plus du mélange des contraires que du procès dialectique, l'ambivalence perd de sa vigueur conceptuelle, et s'estompe le visage de la haine, comme d'ailleurs celui de l'amour.

D'autre part, parler d'amour de la haine provoque la pensée à se saisir de la question de la haine là où elle se pose le plus vivement, là où haïr paraît être une exigence impérieuse, une condition vitale. Certains individus, certaines collectivités, à tel moment de leur histoire, semblent bien n'être animés que par un besoin de haïr. On dirait qu'ils n'aiment plus qu'une chose : leur haine.

Enfin, invoquer un amour de la haine nous retient d'assimiler hâtivement haïr et détruire, haine et meurtre. La haine n'exige-t-elle pas la présence et la permanence de son objet? L'amant jaloux cesse d'être amant sans la présence d'un rival. Le raciste trouve son identité dans le mépris de l'autre.

*

Les développements freudiens, dès « Pulsions et destins des pulsions », marquent d'emblée une dissymétrie dans le couple amour-haine. Réservés à la relation du moi total à ses objets, aimer et haïr sont placés dans une opposition qui ne résulte pas d'un clivage originare, mais qui se constitue sous l'influence de l'opposition plaisir-déplaisir, à partir de trajets autonomes. Aimer se tient dans le registre de la relation de plaisir du moi à ses objets sexuels ou sublimés. Haïr trouve son origine dans le déplaisir

qu'apporte au moi toute frustration, qu'elle soit sexuelle ou auto-conservatrice. La haine aurait même selon Freud son prototype dans l'autoconservation, « avant » de s'appliquer au registre de la sexualité.

I. – L'amour de la haine : cette expression peut d'abord être entendue, cliniquement, comme valeur positive et nécessaire accordée par le sujet à sa haine de l'objet. Freud en désigne déjà un mode : celui où, du fait d'une régression de type sadique-anal, la haine garantit la continuité d'une relation d'amour. On pourrait sans doute distinguer ici, d'une part, l'amour que le sujet porte à sa propre haine, comme garantissant une continuité, même paradoxale, de la vie érotique : ceci engage dans une étude de certains fonctionnements psychotiques où la haine est constitutive des limites et de la distinction moi-non-moi; et, d'autre part, sur un registre plus névrotique, la haine comme support et vecteur d'un maintien de la relation érotique du sujet à ses objets.

La névrose obsessionnelle est sans doute ici l'entité psychopathologique majeure, en particulier dans sa position de « verrou » à la régression psychotique, autant que de seuil à la permanence d'une relation objectale, tel que l'établit en particulier Karl Abraham.

La régression dans l'organisation libidinale permet de comprendre des formes encore plus archaïques de cet amour qu'est la haine : dans les modes cannibaliques, par exemple, de la relation d'objet.

Différent est l'amour que porte le sujet à la haine qui le vise. On pourrait là évoquer, soit les opérations défensives archaïques que désignent à la paranoïa les objets d'une haine nécessaire, soit la perversion masochiste (morale ou érotique). Et, au-delà, la disposition « méchante » que Robert Stoller voit en toute perversion.

Ces variations psychopathologiques ne font que marquer que tout peut être pris comme objet de haine, et sans doute d'abord soi-même. Un pas de plus amène à poser un problème métapsychologique plus fondamental : et si c'était l'objet en tant que tel qui était au ressort de la haine, si la constitution même de l'objet n'était possible que par un mouvement primaire de haine ?

II. – On trouverait chez Freud de quoi justifier cette idée. Dans « Pulsions et destins des pulsions », et plus vigoureusement encore dans l'article sur « La négation », le jeu le plus primitif de la polarité amour-haine (je veux manger/cracher cela, introduire en moi/expulser hors de moi) est déterminant d'un jugement d'attribution, préalable au jugement d'existence, et par conséquent de la constitution corrélatrice du sujet et de l'objet.

Cette fonction constituante de la haine reste cependant incluse dans la polarité où elle se donne comme « non-amour ». Le désordre causé à la théorie par l'introduction de la pulsion de mort permet de saisir une fonction non plus relative, mais absolue et donc quasi-ontologique de la haine. On pourrait la préciser à partir d'une élaboration des contradictions entre une conception kleinienne et une conception freudienne de la

pulsion de mort; et, chez Freud lui-même, entre l'aspect purement économique – principe de Nirvana, retour au zéro de tension –, et l'aspect objectal – destruction, meurtre de tout objet.

La haine qui vise ici l'objet de façon originnaire serait alors à ramener, non plus à des « qualités » de l'objet qui occasionnent le déplaisir, mais au fait plus fondamental qu'il y a déplaisir du seul fait qu'il y a menace d'objet : c'est-à-dire menace d'une discontinuité, d'une délimitation, par rapport à l'aspiration fondamentale à une continuité substantielle (ce qu'on peut désigner par « le maternel »). Ici pourrait se comprendre l'amour de la haine comme effet d'une haine de l'amour (d'objet).

*

Ces quelques notations cliniques et métapsychologiques doivent conduire à une réflexion sur une psychopathologie du quotidien et du collectif, dont on peut ici esquisser certains domaines.

1) Le couple est rarement évoqué comme objet de l'investigation analytique ou simplement masqué par sa reprise dans le transfert. Pourtant la haine n'y apparaît-elle pas parfois comme le lien le plus solide, le garant d'une durée que l'amour ne saurait assurer aussi efficacement et aussi fondamentalement ?

2) Tout le champ de la compétitivité et de la concurrence forcenée, modes essentiels de la dynamique objective comme de l'imaginaire des sociétés dites développées, serait à explorer. Dans certains modes de l'idéologie éducative, dans la lutte économique, dans le sport même, la haine apparaît à visage découvert. Le mot d'ordre (qu'on peut effectivement entendre dans les vestiaires comme dans les bureaux) n'est plus « gagnez » mais « tuez-les ». On y ajoutera, dans le registre du sport, l'évidence d'une haine du corps propre, qui doit être maltraité pour servir au triomphe.

3) La xénophobie, le racisme, l'antisémitisme – questions qu'on souhaiterait voir abordées sans trop de précaution et de culpabilité... – prennent appui sur la fonction discriminante, individualisante de la haine, pour engendrer le monstrueux. La nécessité de la différence et le rôle que joue la haine dans toute constitution d'identité ne peuvent être déniés. Ils ne peuvent pas pour autant justifier le cancer raciste. Peut-on élaborer et dépasser cette contradiction ? Est-ce que seul un règlement coercitif du rapport entre les hommes peut venir s'opposer à la régression toujours active du jugement d'existence au jugement d'attribution ?

4) Le crime et surtout le meurtre et la torture ne sauraient être absents de l'investigation. Il y a des meurtres qui sont la seule façon de « dire » l'amour. Des tortures qui sont le fait de bourreaux haïssant parce que rien ne leur a permis d'aimer autrement. On devrait ici faire une place particulière aux enfants maltraités, en se souvenant de ce constat : que les parents-bourreaux ont été presque toujours eux-mêmes

des enfants martyrs; et que leur sadisme s'exerce sur un enfant particulier, marquant par là non une disposition du sujet mais la prégnance d'un scénario inconscient.

5) *La guerre, enfin, où la masse est saisie par la haine, et que Freud considère comme le triomphe spasmodique de la pulsion de mort. N'y aurait-il pas, à son sujet, à faire jouer une différence entre les représentations collectives, notamment religieuses ou mythiques, qui nourrissent les affrontements et qui manipulent l'idéologie guerrière d'une part, et, d'autre part, le jeu sourd et inaperçu, implacable et déterminant, d'une économique, qui déclenche la destruction chaque fois que les systèmes d'accumulation, de consommation et de compétition se trouvent en impasse?*

*

L'amour de la haine : l'amour monstrueux que porte la haine; l'amour que nous portons à notre propre haine; l'amour que nous portons à la haine qui nous vise... et même, peut-être, l'amour que nous porte la haine elle-même.

« Viva la muerte! », parole inouïe et pourtant prononcée, mot d'ordre de cauchemar et pourtant le siècle n'a pas manqué d'y obéir.

N. R. P.

Cet « argument » est l'avant-projet que nous adressons aux auteurs sollicités.

LES NON-LIEUX DE LA MÉMOIRE

FRANÇOIS GANTHERET – Claude Lanzmann, vous êtes l’auteur de *Shoah*, qui est plus qu’un film, une œuvre – à laquelle vous avez consacré onze ans de travail –, un document essentiel au service de la mémoire. Il serait superflu de le présenter : il est connu et salué dans le monde entier.

Shoah nous a semblé important dans la perspective d’une réflexion psychanalytique sur « L’amour de la haine », et ceci, bien sûr, d’abord par son sujet : le génocide juif de 1941 à 1944. La plus terrible, la plus démentielle figure de la haine y règne en souveraine. Et notre propos est, précisément, de redonner son acuité à ce couple fondamental en psychanalyse : amour-haine, deux mots qui sans cesse tendent à s’affadir et à se banaliser.

La banalisation est sans doute défense : contre l’insoutenable d’une haine qui, bien au-delà d’un simple contraire de l’amour (lequel ne tend pas moins à s’affadir), apparaît, mise à nu, comme cette passion froide exigeant la destruction. C’est peut-être faute de pouvoir être vraiment pensé que ce scandale pour l’esprit – le *Viva la muerte* franquiste – resurgit périodiquement dans l’histoire des hommes.

Nous rabattons trop facilement la haine sur la colère, par exemple : un mouvement impulsif qui vient troubler un temps la raison, un « affect », comme nous disons. Or la haine est bien plus fondamentale : elle pénètre profondément la raison, elle la met à son service. Et il semble qu’alors rien ne puisse l’arrêter. *Shoah* témoigne de cela. Après ses neuf heures de projection, je me suis aperçu que jusque-là, je ne savais pas vraiment ce qu’était le génocide. J’en avais bien sûr une « idée ». Mais la froide démence d’une entreprise impensable et pourtant concrètement réalisée : faire disparaître un peuple de la surface de la terre, le drainer systématiquement vers un lieu d’anéantissement programmé, je ne pouvais le penser vraiment, et *Shoah* m’y a affronté.

Ce n’est pas seulement par son thème que votre film peut intéresser la réflexion psychanalytique, mais aussi par sa facture. Vous y avez pris le parti de n’avoir recours qu’à des images et des paroles *actuelles*. Vous n’avez utilisé aucun document d’époque, et toute la force d’interpellation de votre film réside là. Or cela, nous le

savons en psychanalyse, et Freud l'énonçait clairement : il n'y a pas de « mise à mort » des figures qui règnent dans l'inconscient – et ici une mise à mort doit répondre à une autre – qui puisse se faire *in effigie* ou *in absentia*.

Cohérent avec ce parti pris, et également familier à la psychanalyse, le *tempo* de *Shoah*. Un spectacle peut être rapide, voire instantané. Mais l'émergence de ce qui est enfoui demande temps et travail. Les neuf heures de projection seraient sans doute cinq fois trop longues s'il s'agissait d'un film au sens d'un objet de spectacle. Elles sont trop courtes pour le lent développement qu'opère une parole actuelle.

Et enfin le mode même des entretiens que vous y menez : l'intérêt porté aux détails, le refus des dérobades dans les généralités ou l'abstraction, la minutie d'un chemin qui va du singulier au singulier : refaire un trajet concret, qui va du wagon à la rampe de débarquement, au « corridor », aux lieux de leurre et de mort, mètre par mètre, geste par geste. Cette démarche-là, elle aussi, est celle de l'analyse.

Reconnaissez-vous votre projet dans ces quelques remarques ?

CLAUDE LANZMANN. – D'abord, dans cette question d'un passage du singulier au singulier, certainement. Il m'arrive parfois, prenant un peu de recul, de me demander : à quoi ça sert ? Tout est su, le résultat final est connu : six millions ont été tués. Alors, pourquoi ces détails ? Il arrive de temps en temps que je ne comprenne pas ma démarche : qu'est-ce qui m'a poussé ? Quand j'arrivais sur ces non-lieux de la mémoire, que j'allais trouver un ancien cheminot de la gare de Sobibor, et que je lui demandais : « Montrez-moi. Montrez-moi où le camp commençait. » « Eh bien, disait-il, je vais vous montrer. » On faisait quelques pas et il me disait : « Voilà. Ici, il y avait une palissade, ici une autre. » Et je me vois, franchissant cette ligne et me disant : « Ici, je suis à l'intérieur du camp. » Et je faisais trois mètres en arrière : « Ici, je suis en dehors du camp. De ce côté, c'est la vie. De l'autre, la mort. » Et cette espèce d'urgence extrême que j'avais à revivre ça, à franchir cette ligne imaginaire, c'est une chose qui me demeure aujourd'hui encore à moi-même inconnue.

Alors, pourquoi ces détails ? Qu'apportent-ils de plus ? En fait je crois que c'est capital. C'est ça qui réactive les choses, qui les donne à voir, à éprouver, et tout le film, pour moi, c'est précisément le passage de l'abstrait au concret. C'est la démarche philosophique même, pour moi. Il y a des gens qui ont un refus profond du film, qui disent : « Pourquoi tout cela ? On n'apprend rien. » À quoi je réponds que, d'abord, ce n'est pas vrai, on apprend beaucoup de choses, il y a là un grand recueil de savoir, de choses nouvelles. Même les historiens, qui ne travaillent en général que sur des documents écrits y ont appris.

Mais ce n'est pas le vrai problème ; le vrai problème, c'est l'incarnation. Non pas transmettre des informations, mais incarner.

F. G. – Venons-en au fond : dans ce que vous avez porté là en images, comment est présente la haine, pour vous ?

C. L. – La haine de qui ? La mienne ?

F. G. – Cela, c'est une question que je comptais vous poser plus tard ! Mais dans le génocide, qui est le référent de tout le film, y a-t-il quelque chose que peut prendre en charge le mot de haine, ou cela dépasse-t-il ce mot ?

C. L. – Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de parler de cela. Ce qui m'intéresse, c'est le film. Discuter sur le nazisme, on peut le faire depuis quarante ans, il n'y a pas besoin du film pour cela.

F. G. – Alors je vous pose la même question, mais concrètement, sur le film. Le geste des paysans polonais, geste qu'ils répètent devant vous, et par lequel, disent-ils, ils voulaient avertir les Juifs convoyés dans les wagons du sort qui les attendait : ce geste de la main qui tranche la gorge, d'une oreille à l'autre, comment l'avez-vous senti ? Pur geste d'avertissement, comme ils veulent le dire ? Ou, et même encore maintenant, dans l'actualité de sa répétition, geste de haine ?

C. L. – Je n'ai aucun doute : c'est un geste de sadisme pur, de haine. Ainsi : le conducteur de la locomotive, le premier qui fait ce geste. Je l'aime bien, il est différent des autres, j'ai de la sympathie pour lui parce que je crois qu'il porte une véritable blessure ouverte, qui ne guérit pas. Parmi tous les paysans polonais de Treblinka, c'est le seul qui avait un comportement humain. C'est un homme qui boit, depuis 1942 : il explique qu'on leur donnait de la vodka, pour faire ce travail. Il est retraité. La locomotive, je l'ai louée, mais c'est la même que celle qu'il conduisait alors, elles n'ont pas changé. Je lui ai dit : on va tourner une arrivée à Treblinka, tel que ça se passait.

Je ne lui ai pas donné d'autre indication. On a tourné, il a fait ça tout seul : on est arrivé à Treblinka, il regarde les wagons imaginaires – il n'y avait qu'un tender sur lequel était montée la caméra à poste fixe –, et soudain, il fait ce geste. C'est la première fois que je voyais cela. Il a un visage tragique quand il le fait, il tape avec sa main sur la tôle de la locomotive, c'est un geste de désespoir. Mais c'est le seul.

Les autres paysans, qui tous refaisaient ce geste, le gros paysan de Treblinka par exemple : ils étaient épouvantables. Ils éclatent de rire ! Ils disent tous que c'était un geste d'avertissement, mais ça n'avait aucun sens ! Des gens enfermés dans des wagons, dont ils savaient qu'ils allaient être gazés dans deux heures, et qui n'avaient aucun moyen de s'échapper. C'est un geste de joie ! Et aujourd'hui encore, quand ils le refont, c'est avec la même joie. C'est un geste de haine absolue.

F. G. – Mais une haine qu'ils déniaient, qu'ils portent dans ce geste... J'aimerais maintenant que nous parlions de « l'enfant-chanteur » : ce rescapé, que vous avez ramené d'Israël dans ce village, où les Allemands l'utilisaient à l'entretien de leurs clapiers, qui parcourait la rivière en barque en chantant de vieilles chansons allemandes, ce qui lui a peut-être permis d'échapper au massacre. Il refait, à votre demande, les mêmes gestes, le même trajet en barque, il chante les mêmes chansons. Il porte sur son visage une sorte de masque, de fermeture souriante et figée. Il y a une densité, une lourdeur frappantes chez cet homme. Que se passe-t-il entre lui et les habitants du village, qui l'accueillent apparemment avec sympathie, qui ont un souvenir de lui ?

Vous poussez les choses à l'extrême, quand vous faites cette espèce de photo de famille, sur le parvis de l'église même où étaient stockés et embarqués les Juifs dans les camions à gaz. Sur cette scène pèse un climat terrifiant. Que se passe-t-il en lui ? Et chez les villageois ? Comédie ? À quel degré sont-ils dissimulateurs ? La haine est présente dans cette scène, mais de quelle façon ?

C. L. – La scène est double. Il y a une première partie : ils le voient, le retrouvent, le reconnaissent. Ils parlent de lui, une vieille dit qu'elle a demandé aux Allemands de laisser partir cet enfant. Il existe. Et la scène est soudain coupée par la procession qui sort de l'église. Après la procession, c'est complètement différent. Il n'existe plus. Il est au milieu d'eux, mais ils l'ont oublié. La procession a réactivé les vieux stéréotypes antisémites, la mort du Christ, etc. Et il n'existe plus. Ils ne le rencontrent pas. Et lui-même est absent à lui-même.

Il faut comprendre qui est cet homme : d'abord, il est demeuré l'enfant terrorisé qu'il était. Au milieu d'eux, il était prisonnier du groupe des Polonais. Il crevait de peur, il venait me trouver ensuite, pour me dire : je n'ai pas dit cela... Et il était prisonnier de moi aussi : je suis en face de lui, avec la caméra. C'est un homme d'une politesse extrême. Il joue son rôle. Il comprend tout ce qu'ils disent, et l'interprète ne traduit pas vraiment les paroles. Par exemple, ils disent : *Jitki*, les youpins ; elle traduit, en bonne catholique polonaise : *Jidi*, les Juifs. Il comprend tout, et qu'est-ce qu'il peut faire ? Exploder ? Il ne le fait pas.

C'est un film où personne ne rencontre personne, et cela implique toute sa structure. Les Juifs ne rencontrent pas les nazis, ni les Polonais, sauf là, mais il n'y a pas véritablement rencontre.

Dans la scène qui suit, où il est seul dans la clairière, il est complètement différent. Il ne sourit plus, son visage est tragique. J'ai monté sa voix « off » sur son propre visage : comme un monologue intérieur.

C'est vrai que mes questions sont provocatrices, dans la scène de l'église. Quand je demande s'il y avait autant de Juifs parqués dans l'église qu'aujourd'hui de chrétiens à la procession, on me répond : « oui, à peu près ». Je demande alors

combien il fallait de camions à gaz pour vider tout ça... pour vider la marchandise, selon les termes de l'époque. Ça fonctionne. C'est une scène de haine.

Ils mentent, tout le temps. Je demande pourquoi, à leur avis, toute cette histoire est arrivée aux Juifs. Ils disent : « parce qu'ils étaient les plus riches ». Ils disent aussi : « On n'avait pas le droit de regarder du côté des Juifs, encore moins de leur parler. » Je leur demande : « Alors, quand ils passaient sur la route, comment les regardiez-vous, avec un coup d'œil oblique ? » « Oui », disent-ils. Et ils ajoutent que, parfois, quand ils pouvaient, ils leur jetaient de la nourriture, du pain, des concombres... Ce qu'ils ne disent pas, c'est que pour un verre d'eau, ils demandaient une bague ! Lui, le rescapé, me prenait à part ensuite, et il me disait : « Voilà comment les choses se passaient... »

F. G. – S'il était terrorisé, c'est bien qu'il porte en lui, toujours présente, la sensation de la haine qui lui est portée ; et c'est bien aussi qu'elle est toujours réelle et active, cette haine !

C. L. – Oui, la scène du parvis est une scène de haine totale, immobilisée dans les sourires.

F. G. – Haine totale, et intemporelle.

C. L. – Oui, ça je l'ai écrit. C'est tout le sens du film. Les choses se donnent à voir dans une sorte d'hallucinante intemporalité. – A-temporalité, plutôt.

F. G. – Il y a également une scène qui pour moi a été peu soutenable, tant j'y sentais de haine, et surtout dans la façon dont elle s'exprimait : lorsque, avec des sourires ou des rires demi-égrillards, les paysans polonais disent : « il y avait quand même quelque chose de bien chez les Juifs, c'étaient leurs filles et leurs femmes, parce qu'elles étaient jolies. »

C. L. – Oui. Les femmes surtout disent cela.

F. G. – Que disent-elles ainsi ? Relent de jalousie ? Ou au contraire, du côté des femmes, quelque chose comme une solidarité qui ferait échec à la haine ?

C. L. – Il faut se poser, pour comprendre, une question primordiale. Qu'est-ce que cela veut dire, un petit village de 5 000 habitants, qui un beau matin de 1942 laisse partir la moitié de sa population ? Sachant qu'on va les gazer à vingt kilomètres de là. Et continuer à vivre, après ; à exister ; s'approprier les maisons...

Dans le village, j'ai montré les gens habitant ces maisons. Ils disent : les Juifs étaient riches, nous étions pauvres. Si leurs femmes étaient belles, c'est qu'elles

n'avaient rien à faire, nous les servions. Nous habitions dans les cours, près des W.-C. C'est du pur fantasme! Le film joue sans cesse entre fantasme et réalité. Il y a un type qui dit : les Juifs n'étaient pas jolis, de toute façon, ils puaien. Je lui demande : « Pourquoi est-ce qu'ils puaien? » « Parce que c'étaient des tanneurs. » Les peaux, ça pue : donc les Juifs puent.

Alors, ce que je voulais dire : un village qui laisse partir à la mort la moitié de sa population. Je pense qu'on ne s'en tire pas, d'une histoire pareille! Je crois qu'ils ont une mauvaise conscience épouvantable, et que ce soit ce qu'ils racontent là ou que ce soit le geste d'égorgement avec cette horrible rigolade... il faut que la haine demeure présente, pour nouer tout cela. Pour que ce qu'ils ont fait soit acceptable à leurs propres yeux. Il faut que la haine demeure, sinon ils ne peuvent pas durer, ils ne peuvent pas vivre. Si le conducteur de locomotive est différent des autres, c'est que lui ne peut plus vivre. C'est ce que je voulais dire en parlant de blessure. Cet homme m'a accueilli à bras ouverts. J'étais le premier homme qui revenait sur les lieux du crime et je lui donnais l'occasion de parler. Il n'avait jamais parlé de cela. Entre eux ils n'en parlent pas.

F. G. – Il faut que la haine demeure, disiez-vous, à propos des autres, sinon c'est invivable. On peut donc aimer sa haine, parce qu'elle protège. De quoi? Si la haine ne durait pas, à quoi seraient-ils confrontés?

C. L. – Il faut voir ce qu'était le Juif pour eux. Je reprends le cas de ce petit village : je ne dis pas qu'ils pouvaient faire beaucoup. Sans doute ils n'y pouvaient rien. Mais la question n'est pas là. Quand ils racontent, très calmement, qu'ils voyaient, au moment où on rassemblait les Juifs sur la place, qu'on prenait les petits enfants, qu'on les saisissait par les chevilles et qu'on les envoyait se fracasser dans les camions... ils assistaient à cela! Le Juif pour eux est autre, dans un double sens. Il est l'autre absolu, tellement étranger, tellement autre-que-l'homme qu'ils peuvent assister sans broncher à cette scène incroyable. Ça ne les émeut pas. Et en même temps c'est l'autre le plus familier. Ils parlent juif, ils allaient à l'école avec des Juifs quand ils étaient petits.

C'est pour moi un mystère. Vous avez à Varsovie un monument à la gloire des combattants du ghetto. Vous avez une grande avenue qui porte le nom du chef de la résistance. Et en même temps... J'ai vu des témoins, qui habitaient dans la partie aryenne. Ils se souviennent qu'au moment de l'insurrection du ghetto ils voyaient les flammes de l'incendie, tous les papiers consumés qui montaient dans le ciel et retombaient partout. Et autour, les manèges tournaient, il y avait des fêtes, les gens allaient à l'église... Imaginez que le Marais flambe à Paris et que tout reste paisible autour!

F. G. – La haine doit donc être maintenue, pour que ce soit un autre, non le même qu'on ait tué ?

C. L. – Absolument.

F. G. – Tout à l'heure, vous aviez anticipé une question que je voulais vous poser. Il y a dans vos entretiens, dans la manière dont vous les conduisez, quelque chose d'implacable. Vous ne laissez jamais vos interlocuteurs s'échapper. J'y ai fait allusion à propos de cette démarche « du singulier au singulier ». Vous ramenez au moment, au lieu, au geste. Par exemple, ce serveur de brasserie : vous le traquez. Il va derrière un pilier, vous le retrouvez ; il met ses lunettes... De même avec un groupe de paysans, dans le village. Vous les pressez de questions, ils tentent de s'en tirer avec une plaisanterie, un rire, une généralité : vous les en empêchez. Qu'est-ce qui soutient pour vous, en vous, à ce moment-là, votre intransigeance ?

C. L. – Vous savez, il faut un culot d'acier pour faire ce que j'ai fait. Les interviews de groupe, c'est très difficile, techniquement. Des gens sortaient du groupe, j'étais obligé de lancer ma voix. J'avais tout le monde contre moi, y compris ma propre équipe. J'étais dans une solitude incroyable. L'interprète ne voulait pas traduire ce qu'elle entendait. Il y avait des moments où sa haine de moi était si forte ! Elle était très étrange. Parfois elle gauchissait tout, mes questions, les réponses. Elle les adoucissait. À d'autres moments elle était coincée par la vérité, et elle explosait dans sa traduction d'une façon très brutale. Quand elle dit, par exemple : « Oui, les Polonais habitaient dans les cours, à côté des W.-C. » Je n'en revenais pas : telle qu'elle était, elle aurait dû supprimer ça dans sa traduction. En fait, mon questionnement têtu la rendait elle-même folle, et de temps en temps elle me jetait ça au visage, exactement ce qu'ils disaient, parce qu'elle n'en pouvait plus.

Mais il n'y avait pas qu'elle. Les cameramen aussi. Ils n'étaient pas Juifs, sauf un. C'étaient des types qui ne supportaient pas non plus qu'on parle de cela. J'ai failli me battre avec eux. Après l'interview du nazi de Treblinka, je suis reparti à Munich avec mon cameraman, dont le père avait été tué à Auschwitz. Il ne comprenait pas que je sois tellement gentil avec ce nazi, que j'avais invité à déjeuner, à qui j'ai offert un bon repas. Lui, il l'aurait tué. Moi, je ne voulais pas le tuer comme ça... Je me sentais très seul. Mais quelle était votre question ?

F. G. – Je peux la préciser, en me servant d'une de vos dernières phrases : « Je ne voulais pas le tuer comme ça. » Vous vouliez le tuer comment ?

C. L. – Je voulais le filmer. Qu'il parle. Le tuer avec la caméra.

F. G. – Est-ce qu'on peut mener ça sans haine ?

C. L. – Non. Mais la haine ne suffit pas. Ce qui est important, c'est la précision, les détails. Ce n'est pas un film idéaliste que j'ai fait. Pas de grandes questions, ni de réponses idéologiques ou métaphysiques. C'est un film de géographe, de topographe. La haine, elle est dans la précision. C'est cela que ne supportait pas l'équipe : « Mais pourquoi est-ce qu'il continue ? »

F. G. – Qu'est-ce que cela blessait chez eux ?

C. L. – Le « respect humain ». On ne pose pas ces questions. Ça ne se fait pas.

F. G. – Que veut dire « respect humain », quand on parle de wagons, de « marchandise » gazée ?

C. L. – Manquer de respect humain, c'est promettre à un nazi qu'on ne donnera pas son nom, alors qu'il est déjà donné. Et cela, je l'ai fait avec une absolue arrogance. Pour faire un film comme ça... Marcel Ophüls a fait un très bel article sur le film dans *American film*, il dit : on ne peut pas respecter les règles d'un joueur de cricket d'Eton quand on fait ça.

La haine ne suffit pas. J'étais halluciné quand j'ai tourné ce film. Quand je suis arrivé à Treblinka la première fois, je suis d'abord allé au camp. Il y avait plein de neige, on enfonçait jusqu'aux genoux. Il n'y a plus rien. Simplement ces pierres symboliques, dont la tête émergeait de la neige. J'ai vu ça, je n'étais pas particulièrement ému. Une sorte de grande nécropole silencieuse. Ensuite, j'ai découvert le village de Treblinka, la gare, et la pancarte sur laquelle est marqué TREBLINKA, et ça, ça a été un choc : l'acte même de la nomination. Entre le savoir théorique – j'en étais chargé comme une bombe ! – et la réalité des lieux, des noms... Il y avait une pérennité. C'est là que j'ai commencé à être halluciné. La gare est une gare de triage. Il y a des wagons. Ce sont les mêmes wagons.

J'ai tourné en toutes saisons. Je me souviens d'un tournage d'hiver, dur. La caméra gelait, on souffrait. J'ai filmé de l'intérieur d'un wagon, avec un « zoom » avant sur la pancarte TREBLINKA. Je ne sais pas si les Juifs voyaient les choses comme ça, quand ils attendaient, dans la gare, leur tour pour entrer dans le camp. Moi, je l'ai vu comme ça.

F. G. – En effet, pour le spectateur, c'est un acte très fort, cette confrontation avec la pancarte ; non pas un signe à la mémoire, tout le contraire : un panneau annonçant TREBLINKA, comme tous les autres panneaux. Que puisse être ainsi écrit quelque part ce nom. Je me suis dit ensuite que, sans doute, j'avais cru qu'on avait rayé ces noms-là. Mais non, on pouvait s'y heurter.

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | <i>Incidences de la psychanalyse</i> | 18 | <i>La croyance</i> |
| 2 | <i>Objets du fétichisme</i> | 19 | <i>L'enfant</i> |
| 3 | <i>Lieux du corps</i> | 20 | <i>Regards sur la psychanalyse en France</i> |
| 4 | <i>Effets et formes de l'illusion</i> | 21 | <i>La passion</i> |
| 5 | <i>L'espace du rêve</i> | 22 | <i>Résurgences et dérivés de la mystique</i> |
| 6 | <i>Destins du cannibalisme</i> | 23 | <i>Dire</i> |
| 7 | <i>Bisexualité et différence des sexes</i> | 24 | <i>L'emprise</i> |
| 8 | <i>Pouvoirs</i> | 25 | <i>Le trouble de penser</i> |
| 9 | <i>Le dehors et le dedans</i> | 26 | <i>L'archaïque</i> |
| 10 | <i>Aux limites de l'analysable</i> | 27 | <i>Idéaux</i> |
| 11 | <i>Figures du vide</i> | 28 | <i>Liens</i> |
| 12 | <i>La psyché</i> | 29 | <i>La chose sexuelle</i> |
| 13 | <i>Narcisses</i> | 30 | <i>Le destin</i> |
| 14 | <i>Du secret</i> | 31 | <i>Les actes</i> |
| 15 | <i>Mémoires</i> | 32 | <i>L'humeur et son changement</i> |
| 16 | <i>Écrire la psychanalyse</i> | 33 | <i>L'amour de la haine</i> |
| 17 | <i>L'idée de guérison</i> | | |

À paraître à l'automne 1986

34 *L'attente*



9 782070 707027



86-V A 70702

Extrait de la publication

ISBN 2-07-070702-4

105 FF TC